

A photograph of a long, narrow hospital corridor. The walls are lined with doors, and the floor is polished. A person is walking away from the camera towards a bright light at the end of the hallway. The text is overlaid on the top half of the image.

# Hôpital St Vincent de Paul

*Dissociatio*

S T É P H A N E   M É Z I L L E

Stephane Mezille

Hôpital St Vincent de  
Paul

*DISSOCIATIO*

© Stephane Mezille, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3711-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ce récit est une fiction inspirée de faits et de personnages réels.*

*Pour l'intérêt de la narration et pour préserver l'identité des protagonistes ; la chronologie, le lien entre les événements, les personnages et le dénouement de l'intrigue sont eux, purement fictifs.*

*Entre réalité et fiction, la frontière est parfois floue et étrange...*

« *La conscience et l'inconscient : le rêve est le gardien du sommeil.* »  
(Sigmund Freud)

*« Mais ni le feu ni l'eau dans leurs lubricités  
Et les débordements de leur rage soudaine,  
D'un frisson aussi vif ne glacent l'âme humaine  
Et ne serrent le cœur, autant que le tableau  
Qu'offrent les malheureux qui souffrent du cerveau,  
L'aspect tumultueux des pauvres créatures  
Qui vivent, ô Bedlam ! Sous tes voûtes obscures ! »*  
(Auguste Barbier)

**SEMAINE DU MATIN**  
**6H45/14H15**

*Hôpital spécialisé St Vincent de Paul*

## DOSSIER PIERRE L.

*Hôpital spécialisé St Vincent de Paul*

Un léger cliquetis résonne dans mon oreille droite. Le son semble venir de l'intérieur de mon crâne. Un animal métallique ou des insectes qui se frayent un passage dans mon conduit auditif. Ils doivent être enfermés là, dans ma tête. Depuis combien de jours ? Ils rongent mon tympan. Ils veulent s'ouvrir un chemin pour s'envoler et retrouver leur essaim. Mais pourquoi sont-ils en moi ? Ils grattent, ils grattent, c'est insupportable. Ma mâchoire est serrée à son maximum. Mes dents vont exploser sous la pression. Les muscles de mon visage souffrent de contractures. L'effort devient insoutenable. Mes paupières sont fermées. Je dois protéger mes yeux. Je dois me cloisonner complètement comme un coffre ou une pierre, dure et lisse, sans interstice. Les insectes métalliques et volants ne pourront alors plus rentrer en moi. Ils ne pourront plus pénétrer mon cerveau avec leur cliquetis ravageur. Je ne sais plus depuis combien d'heures, de jours ou de mois, j'ai adopté cette position défensive. Je ne dois pas bouger, il ne faut pas en attirer d'autres. Un mouvement, un regard, et ils s'approchent de vous sans un bruit, et vous pénètrent pour vous dévorer. Une fois mon tympan percé, ils s'envoleront. Et je serai bien débarrassé. Je les connais bien. Cela fait des années qu'ils viennent me hanter. Ils ne sont pas méchants. Non. Ils me parlent souvent. Mais ils ont faim. Je ne me suis pas bien protégé. J'ai dû dormir la bouche ouverte et ils sont entrés. L'un d'eux est sorti par mon bras gauche. Je l'ai vu se faufiler sous ma peau. Je l'ai tapé violemment du plat de la main droite, puis je me suis gratté jusqu'au sang. Il était là, un peu sonné. Je l'ai capturé par les ailes.

— « Laisse-moi tranquille ! » lui ai je crié et je l'ai relâché par la fenêtre de ma chambre. Celle-ci ne peut s'ouvrir que de quelques centimètres, mais cela suffit pour libérer ma petite bête. Elle s'est envolée avec un peu de difficulté encore groggy par le choc. Je ne voulais pas la tuer. Je souhaitais juste me reposer un peu. Je suis fatigué, si fatigué.

Je sens un liquide chaud couler le long de ma joue. La sensation est rassurante et m'envahit d'une chaleur douce et protectrice. Les insectes ont dû ouvrir mon tympan et vont enfin s'envoler. Je vais pouvoir me reposer.

Un bruit de glissière et de claquement attire soudainement mon attention. Il



semble que l'on m'observe. Quelqu'un doit ouvrir et fermer l'oculus de la porte pour me regarder.

— « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? » Pourquoi personne ne me répond ? Je vais ouvrir mes paupières, mais très doucement, discerner la lumière à travers mes cils. Une ouverture si étroite que les insectes, s'ils sont encore près de moi, ne pourront s'en apercevoir. Et si c'est le cas, en une seconde, je me referme entièrement pendant des jours ou des années. Je peux tenir, il le faut. Une lumière blanche et froide m'éblouit la pupille. Un éclat trop fort, agressif, m'irrite la cornée. Je ne vois rien de mon environnement à part cette foutue lampe blanche. Je vais me tourner. Mais mon corps est bloqué. Je suis paralysé. L'angoisse m'envahit. Je suffoque. Mon rythme cardiaque s'accélère. Je le sens, mon cœur va exploser. Mes artères se dilatent tellement que ça tape dans ma tête. Une pression venue de l'intérieur de mon corps pousse contre ma peau. Mon sang semble vouloir, s'échapper de cette enveloppe. Je vais m'évanouir. Je ne peux plus retenir cette panique, cette terreur qui m'embrase.

J'ai hurlé si intensément que mes cordes vocales ont vomi du sang dans ma gorge. J'ai tenté de me lever pour partir, m'envoler avec les insectes loin de cette prison. Mais je me suis brisé les poignets et les mollets. Mes entraves sont si serrées que les extrémités de mes membres sont blanches. Mon sang ne parvient plus à les irriguer. Je vais perdre mes pieds et mes mains ! À nouveau j'ai crié. Je ne veux pas les perdre.

— « Aidez-moi ! je vous en supplie... » Je suis retombé sur le matelas de ma paillasse. La fureur a laissé place aux sanglots, à la tristesse. Non, au désespoir. Je crois que je veux mourir. Une longue plainte s'échappe de ma bouche. Le son monocorde résonne dans la petite pièce vide. Encore de longues minutes... Puis un cliquetis contre la porte. Les insectes métalliques reviennent pour moi. La porte s'est ouverte doucement. Un homme tout vêtu de blanc m'a regardé et est entré.

\*

— « Ecoute Patricia, je sais ce que tu en penses. Mais je ne suis pas fou bon sang ! Laisse-moi ma chance. Si je rentre à l'intérieur du système, je pourrai écrire l'article de l'année ! » Pierre Lebec s'est levé et a posé les poings sur la table pour affirmer avec force ses convictions. Autour de lui, la dizaine de personnes qui composent le comité de rédaction, semblent suffoqués par ces propos.

— « Non mais tu te rends compte de ce que tu me demandes. T'es pas bien

Pierre ! Tu imagines les conséquences ? On va se faire tomber dessus par l'hosto, par le comité de déonto., par le rédac chef et j'en passe et des meilleurs. Et toi, tu vas aller jouer les maboules et te faire embarquer. Tu vas terminer avec des piqûres dans le.... Et ça sera bien fait pour toi ! Mince alors. » Patricia, en bout de table se laisse retomber dans son large fauteuil, essoufflée par son emportement.

— « Non, c'est pas idiot. Faut faire gaffe c'est tout. Ça fait des années qu'on fait des papiers sur les HP. Mais on a que dalle. Tout est cloisonné. Secret médical, silence radio, portail fermé. De l'intérieur, Pierre pourra tout faire péter. Maltraitance, violence, essai thérapeutique, euthanasie, électrochoc, et la liste est longue de trucs dégueulasses. »

Patricia coupe net l'argumentaire de Bertrand, lui aussi journaliste et ami de Pierre.

— « T'as perdu la raison toi aussi Bertrand, on nage en plein délire. On n'est plus au temps des cowboys les gars ! On arrête de se faire des films. Stop, fin de réunion. On boucle les papiers, il vous reste une heure et on lance la presse. »

Pierre, clope au bec, retrouve son camarade et collègue Bertrand, affalé contre la machine à café. Ce dernier se met à applaudir et à rire à l'arrivée du fumeur fier de son idée de génie.

— « Mon Pierrot, je t'aime. T'es trop fort. C'est une bombe mon gars ! J'en suis. Tu peux compter sur moi. Par contre, tu vas dire quoi à ta femme ? »

— « Ouais, j'l'ai bien fait flipper la mère Patoche ! Si tu me suis, on y va direct. On dira à tout le monde que je suis parti faire une formation sur une semaine ou deux. Et voilà le boulot ! », reprend Pierre avec ferveur.

\*

La silhouette blanche s'approche furtivement comme une bête sauvage prête à jaillir sur sa proie. Elle hésite... Un pas vers moi, puis elle recule, se tapie dans un coin de l'espace. Je perçois ses mouvements, son odeur, sa couleur. Il me semble même distinguer une lueur rouge au fond de ses pupilles. Elle a besoin de sang, elle veut m'avalier, m'engloutir. Je suis à sa merci, je ne peux plus bouger, collé à cette paillasse. Je voudrai me débattre, m'enfuir mais je ne peux plus partir. Seule ma respiration suffocante anime encore mon corps. Il est devenu lourd comme un roc posé là et fermé pour me protéger. Non les insectes ne pourront pas rentrer, la bête sauvage ne pourra pas me dévorer.